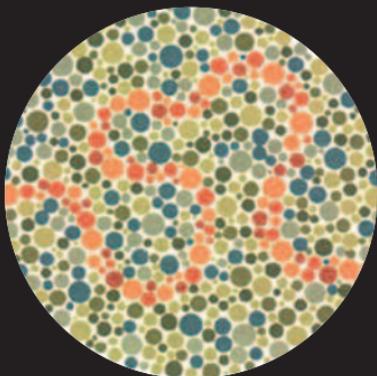
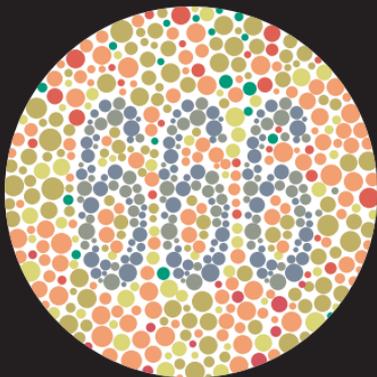
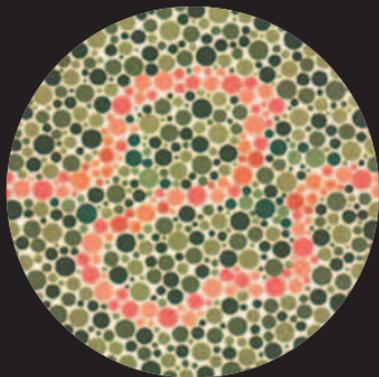
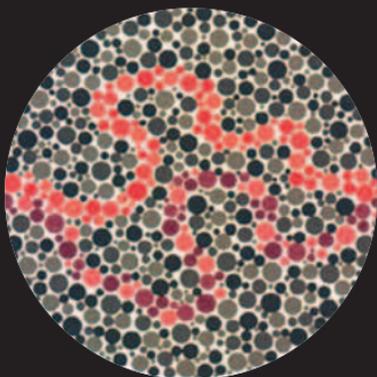
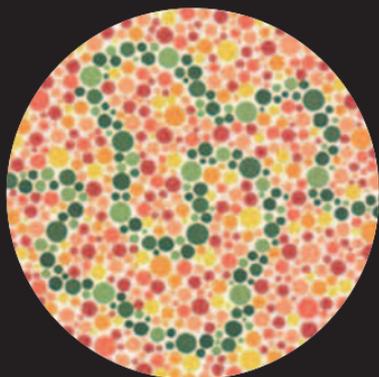


C H R I S T I N E A V E L



L ' A P O C A L Y P S E
S A N S P E I N E



L E D I L E T T A N T E

Christine Avel

L'Apocalypse sans peine

le dilettante
19, rue Racine
Paris 6^e

Couverture : Atelier Civard

Avec l'aimable autorisation des éditions Assimil pour
l'exploitation de ce titre évoquant leur célèbre collection.

© le dilettante, 2006

ISBN 978-2-84263-204-5

Le Paradis d'avant la pomme

Acné du nouveau-né, rougeole, rubéole et roséole, impétigo, varicelle, et même une scarlatine récalcitrante ; urticaire, puces, poux, zona, eczéma, verrues, mycoses, psoriasis et j'en passe. Petite, elle avait hébergé quelques mois une tique. L'étrange bosse pointue avait enflé sur sa tête, bien cachée dans la tignasse juste au sommet du crâne, jusqu'à ce qu'un coiffeur courageux l'arrache d'un coup sec à l'aide d'un coton imbibé d'alcool, accompagné du ooh ! de dégoût unanime des clients. De la gale, seul bénéfice tangible d'une colonie de vacances à la promiscuité douteuse, elle gardait un vrai mauvais souvenir : un produit noirâtre au soufre qui brûlait la peau par tous les pores, sexe compris. Le badigeonnage de tout le corps trois jours de suite et

sans rémission, jusqu'à ce qu'enfin les mystérieux acariens cèdent à l'obstination d'une grand-mère un rien sadique.

Clémence avait tout eu, en somme. Tout ce qui cause pustules, boutons, bubons, rougeurs ou cloques, prurit, démangeaisons et grattages, vésicules et furoncles, desquamations, lacérations et griffures. Tout, hormis la peste ; cette exception n'étant due, croyait-elle, qu'à la résistance bien connue du groupe sanguin O à cette maladie (les O étant, en revanche, plus sensibles à la grippe). Son dermatologue l'avait qualifiée de patiente atopique type ; c'était sans nul doute dans sa bouche une insulte. Il était fort probable que dans son cercueil, plus tard, d'étranges parasites viendraient sans se gêner déguster sa chair tendre avant les vers et les limaces ; à moins qu'elle ne doive subir, à peine refroidie, une ultime crise d'urticaire, pour cause de maudits acariens logés dans le sapin. On a bien les ongles qui continuent de pousser, après la mort.

Aussi ne s'étonna-t-elle pas, un beau jour de juillet, de voir apparaître sur sa jambe une petite plaque de délicats boutons rosés à peine

plus gros qu'une piqûre de mouche. Là, juste au-dessous du genou.

C'était très mineur.

Clémence pensa d'abord : des aoûtats, c'est la saison. Mais après s'être tenue tranquille quelques semaines, la plaque prit des allures plus inquiétantes. On était en septembre et elle n'y pensa pas trop, au début. Il pleuvait, un temps froid déjà, un mois pourri, ses pulls en laine la grattaient sans répit. Benjamin traversait une de ses périodes de dépression récurrente ; il dévorait des quantités impressionnantes de carottes crues et de médicaments en méprisant les notices, égarées un peu partout dans leur appartement. La veille il s'était endormi d'une masse sur le divan, terrassé par erreur par un somnifère dont les gélules ressemblaient à s'y méprendre à des capsules de vitamines. Quant à elle, son contrat de dix-huit mois venait à terme dans trois mois, on lui laissait espérer une prochaine mission ; elle avait trop de travail pour se soucier de trois boutons ridicules qui démangeaient à peine. Elle avait l'habitude : elle testa ses remèdes habituels, des tisanes infectes de tante Marcelle aux pommades aux corticoïdes du bon docteur Fréchet.

Au début de l'hiver elle se rendit à l'évidence. La plaque était toujours là et ne ressemblait à rien de connu. Les boutons étaient clairs, à peine affirmés ; après une période de gestation d'une petite semaine ils s'étendaient d'un coup. Certains perdaient une première peau puis disparaissaient, d'autres naissaient, une seule certitude : l'ensemble se maintenait malgré de brefs reflux. Plus que les boutons eux-mêmes, peu nombreux, cette résistance obstinée, la lente régularité de la progression l'inquiétèrent. Elle sut qu'elle avait affaire à un ennemi d'un genre nouveau : timide, modeste, mais persévérant.

Le dermatologue, perplexe, conclut à un psoriasis original, peut-être un eczéma subversif. Il la suivait depuis sa première roséole, pour la première fois il douta ; elle aussi. Elle avait passé quelques semaines en Afrique : il prescrivit une analyse infructueuse et un traitement de cheval qui aggrava un peu les choses. Il testa deux ou trois onguents de sa composition. Sans succès.

Il l'adressa à une consœur allergologue. L'allergologue s'interrogea à voix haute, scruta la peau d'un air entendu et répugné, tiens tiens comme c'est curieux, cas intéressant

d'allergies combinées, c'est probable. Elle la fit revenir une bonne douzaine de fois, lui infligea d'impressionnantes scarifications dorsales en long, en large, en travers et en vain. L'allergologue, démoralisée, l'expédia en cure thermale pour souffler un peu.

Clémence s'ennuya beaucoup. But de l'eau. Barbota. Se roula dans la boue dans une joyeuse régression collective. Se fit doucher, ausculter, masser, racler, palper, l'esprit vide, le cerveau liquide et le corps amolli. Elle téléphonait à Benjamin le soir : dès le deuxième appel elle réalisa qu'elle ne savait plus si on était mardi, vendredi ou dimanche. Au cinquième matin, vautrée dans un Jacuzzi entre une candidose généralisée et un psoriasis facial dévorant, elle sut qu'elle ne tiendrait pas vingt-quatre heures de plus.

Le médecin de l'institut était une jeune femme avenante, coutumière des cas désespérés et qui de surcroît se prénomait Rita, comme la sainte du même nom, ce qui était bon signe, pensa Clémence. Elle était très blonde et secouait souvent la tête, mais sa frange se replaçait toujours sur son front, parfaite et rectiligne ; c'était un bloc de sérénité, de sécurité, de maternité tendre et op-

pressante. Sous son regard attentif Clémence décrivit avec agitation, mains crispées et cheveux en bataille, la lente mais inexorable progression des boutons. Les migraines naissantes. Le manque d'appétit. La sensation d'épuisement, certains jours.

Il y eut un silence. Bras et jambes croisés, l'attitude de Clémence face au bureau était toute de repli.

– Allez-y, levez-vous et respirez, dit la jeune femme. Je vais vérifier quelque chose. Respirez.

Clémence fut prise d'un espoir incongru. Elle se leva, et respira.

– Non. Pas comme ça. Une respiration naturelle.

Clémence sentit les muscles de sa cage thoracique se rebeller, un à un, se cabrer pour l'empêcher d'inspirer. Le résultat fut un piètre souffle maladif qui n'avait rien de naturel. Elle se sentait phtisique et pathétique, en lut confirmation dans le regard de l'autre.

– Lâchez prise. Vous vous contrôlez trop. Il faut savoir lâcher prise.

Va te faire foutre, pensa Clémence, et elle parvint à le dire; heureuse de pouvoir pour une fois résumer son exacte pensée en aussi

peu de mots. Ce fut le seul moment positif de la cure.

– Il ne te reste que Lourdes, conclut Benjamin, mortifié de ne plus avoir l'exclusivité de la dépression.

Cela devint donc, comme toujours entre eux, un sujet de plaisanterie facile pour les soirées. Les répliques étaient désormais rodées et les ricanements de leurs crétins d'amis prévisibles à la seconde près lorsqu'elle évoquait son allergie possible aux poils de chat, de cheval, et (bref silence) aux poils d'homme peut-être. Et Benjamin aussitôt, docile, d'exhiber d'un air surpris son torse lisse, dans un burlesque simulacre de scène de ménage.

Elle perdit assez vite un sens de l'humour par ailleurs douteux ; seul le psychologue lui parut désormais, si l'on exceptait Lourdes, une solution acceptable.

Le psychologue était compétent en somatisations de toutes sortes. Il l'interrogea longuement sur sa relation à l'autre, sa possible répulsion au contact physique, sa façon de s'habiller et tout ce qui, de près ou de loin, aurait pu avoir un lien avec sa peau. Eczéma

de contact, répétait-il en insistant sur les consonnes, *de contact*, rappelez-vous. Et il se taisait, laissant les mots infuser en elle. Rien ne dit que ce soit un eczéma, protesta-t-elle la première fois ; mais si c'est un parasite, c'est encore mieux, répliqua-t-il, émoustillé, en se levant à demi de son siège. Parasite, fusion, attachement à la mère : tristes synonymes, en effet.

La méthode était astucieuse ; chemin faisant ils lui découvrirent une bonne demi-douzaine de névroses plausibles, chacune plus sordide que la précédente. Cette prise de conscience épuisante n'eut pas d'effet spectaculaire, si ce n'est que Clémence, lors des fêtes de fin d'année, se sentit incapable d'affronter ses parents et resta seule dans leur studio étroit à se gaver de chocolats de supermarché quand Benjamin, lui, était entouré, choyé et gavé, là-bas en Aveyron. Les boutons, quant à eux, prospéraient toujours. Le psychologue jugea tout cela cohérent et constructif : chaque éruption n'était que le symptôme émergent d'une crise inconsciente.

Elle renonça la première. À ce rythme-là, elle comprit qu'elle serait couverte de cloques de la tête aux pieds et n'aurait plus de famille

avant d'être parvenue aux souvenirs de sa sixième année. Le psychologue fut très déçu, lorsqu'elle oublia le rendez-vous suivant ; mais il n'eut pas l'occasion de le lui dire.

Elle lâcha prise, oui, comme le préconisait la blonde thérapeute.

Pas de la manière attendue, cependant.

Elle se réveilla un matin, perdue dans un fantasme sans fin : elle se promenait nue dans la rue, tous contemplaient la plaque rosée sur sa jambe avec une admiration éperdue. Elle se grattait, se grattait encore et le moment était jouissif. Le rêve était stupide, la connotation sexuelle d'une évidence basique. Pourtant, à dater de ce jour, elle consacra malgré elle au prurit l'essentiel de son énergie. Elle s'abandonna à son obsession.

Quand cela ne la démangeait pas, elle frottait la plaque jusqu'à ce que la sensation devienne intolérable et qu'enfin elle puisse plonger ses ongles dans la peau à vif, en arrachant parfois quelques lambeaux. Elle se rappela les civilisations aztèques obsédées par le sang et la déchéance ; les grattoirs en pierre utilisés par les fidèles pour tirer de leurs jambes, chaque matin, les précieuses

gouttes rouge sombre dédiées au soleil. Elle se demanda à quel dieu inconnu elle offrait aussi, dans ce rituel obscur de chaque jour, sa douleur. La nuit suivante elle rêva les grattoirs étincelants, sa jambe étendue sur la pierre et se réveilla en sang.

Rien, ni vie sociale ni amoureuse, rien hormis cette plaie ravivée chaque jour, n'importait plus pour Clémence. Elle mangeait très peu, dormait toujours plus et rêvait en plein jour. Elle ne sortait presque jamais, devint maigre à faire peur, se sentait chaque matin davantage épuisée.

Benjamin disparut un soir avec armes et bagages, et elle s'en aperçut à peine : tout juste put-elle jeter au vide-ordures, avec soulagement, une dizaine de boîtes d'analgésiques périmés. Son contrat de consultante était terminé depuis des semaines ; il fallut l'insistance de plusieurs amies autrefois proches, qu'elle ne voyait plus sinon à leur initiative, pour qu'elle accepte de s'inscrire au chômage. Elle eut alors tout le loisir, enfin, de se complaire dans sa régression, contemplant sa jambe des jours entiers, estimant au millimètre près la progression du mal. À sa manière, elle atteignait une forme d'oubli

d'elle-même et des autres ; un nirvana possible.

La rédemption prit un chemin inattendu, tant il est vrai que les voies du salut sont impénétrables.

– Excusez-moi, dit une voix. Une allergie, sans doute ?

Il désignait le mollet de Clémence, qu'elle grattait sans même s'en rendre compte. Un homme jeune, un peu maigre, pas laid malgré son physique anguleux. Il était interne et se spécialisait en maladies tropicales. Il s'épuisait en gardes de vingt-quatre heures à répétition. Allongé sous la tente, lors de vacances à Lacanau, il rêvait d'un nouvel antipaludéen qui sauverait le monde.

Il releva les yeux de la jambe aux petites taches rosées, le reste lui plut aussi ; bien qu'un peu moins sans doute.

On pourra juger la méthode d'approche maladroite mais face à un monomaniacque, la seule prise possible reste son obsession. Et en effet, le jeune interne emménagea chez elle sans même demander son avis, trois semaines plus tard à peine.

Ce fut lui qui un jour remarqua en pre-

mier, à hauteur de la cheville, une nouvelle et surprenante évolution. À l'extrémité d'un chemin erratique dessiné en pointillés sur la peau, enflait une petite bulle nacrée. Il poussa un cri de victoire, disparut en courant, revint armé d'un épais manuel de médecine tropicale. Aucun doute : c'était un spécimen égaré de *Dracunculus medinensis*, le rarissime ver de Guinée.

Le ver de Guinée est une belle saloperie. Un long asticot blanc filiforme qui se loge dans vos muscles, au plus près du squelette. Le parasite est toujours une femelle : elle peut atteindre deux mètres de long ; si elle s'infiltré en vous c'est dans l'espoir de mettre bas, en prenant son temps. Un beau jour elle se décide à sortir, pour pondre ses embryons. Elle fore la peau à la recherche d'eau, en général là, au niveau du pied, vers la malléole. C'est le moment où le praticien averti peut agir. L'extraction est délicate. Et si vous le ratez, le ver, lui, ne vous rate pas : certains cas l'ont montré (plusieurs photos d'une précision atroce illustraient le phénomène), si au cours de l'opération le ver se coupe, c'est la gangrène assurée.

Il s'émerveilla de la présence, chez elle, d'une espèce presque rayée de la surface de la

terre. Elle contribuait à la protection de la faune. Aux progrès de la science. À l'instruction d'un jeune interne en médecine.

– Il ne reste qu'à attendre, affirma-t-il dans un sourire confiant. Je me charge de tout.

Fous amoureux, insoucians, ils cohabitèrent quelques semaines ; elle et lui, et le ver. Jamais on ne fut si près du paradis terrestre d'avant la pomme. Leur attente était exaltée et pleine de certitude.

Un matin enfin la bulle enfla, translucide ; un œdème douloureux se formait sur la cheville. Il palpa avec tendresse sa jambe de bas en haut, s'arrêta au renflement à peine perceptible, le long du mollet : Je le sens, dit-il. Il est là, il bouge. C'est pour bientôt. Touche. Émue aux larmes, elle effleura à son tour la mince ligne bombée et sous ses doigts le ver bougeait doucement, en réponse à sa caresse.

Ils rirent de joie, burent une bonne bouteille réservée pour l'occasion. Enfin, il prépara le nécessaire : une bassine d'eau pour décider la femelle à sortir, le bâtonnet, de quoi désinfecter avec soin la plaie. Tout était fin prêt ; puis il y eut presque trente-six

heures de pause pendant lesquelles ils n'osèrent pas manger, ni dormir tous les deux en même temps. Cent fois, ils répétèrent les gestes, la conduite à tenir en cas d'urgence.

Clémence tremblait de fièvre; par intervalles il l'aidait à plonger son pied dans l'eau, pour calmer les douleurs. Enfin la bulle explosa en son extrémité; un point blanc se forma, qui se mit à enfler. La tête apparaissait, leur émotion fut à son comble. L'extraction du ver put commencer, avec réussite. Elle dura près de deux semaines : chaque matin au réveil, chaque soir au coucher, il tournait d'un cran le bâtonnet autour duquel s'enroulait le mince corps blanchâtre qui leur semblait sans fin, centimètre par centimètre.

Ainsi la débarrassa-t-il du parasite.

La plaque rosée disparut comme elle était venue. Sournoise.

Alors, Clémence n'y pensa plus. Du tout. De l'avis de tous elle s'épanouissait et reprenait du poids. Le jeune homme maigre fit du ver le sujet de sa thèse de médecine; puis il se débarrassa de Clémence.

Le lendemain était son anniversaire.
Clémence démarrait sa trente-deuxième
crise d'eczéma.

